

un calme passager dans l'acte d'amour : «J'agrandis mes reins / Je cache ton sexe avenant / Dans les entrailles de ma vie» (24). Ici comme ailleurs, ce que chante la poète, c'est la femme désirante qui, «chercheur d'images» (40) également, emprunte au culte ses métaphores les plus délirantes : «Première lueur de la communion des gènes» (12); «Ses mains sont des chandelles / Et la vie tourne autour / Du trou» (34); «Tout le tarot des siècles / Est une messe chantée à Dieu» (37). Ailleurs, elle parle plus simplement d'éjaculation et d'orgasme : «Je veux te vider dans mes entrailles» (71). Nous sommes loin de la «Souffrance des vierges au phallus cloîtré» (35), mais nous ne perdons jamais de vue les autres grands thèmes de la poésie : l'enfance, le bonheur, la triste solitude et puis la mort.

Véritable recueil de poèmes, surtout par la qualité des images saisissantes auxquelles on aurait aimé penser et qu'on n'oubliera pas de sitôt, telle que celle-ci que je choisis comme mot de la fin pour donner à d'autres le goût d'en connaître davantage : «Tiens-moi la main / Le ciel est dedans» (44).

**Pierre Karch**  
*Université York*

**Pierre Raphaël Pelletier. *La voie de Laum*. Roman. Ottawa : Vermillon, 1997.**

Après quinze années de vie conjugale, Madeleine quitte Laum qui n'a de reproche à adresser qu'à lui-même. Cela pourrait venir d'un grand cœur, mais l'autoportrait

qu'à petits traits trace le narrateur ne répond pas à l'idée qu'on se fait de la générosité.

Il faut plutôt fouiller son dossier médical, un peu comme il se fait pénétrer, par devant et par derrière, par son médecin qui lui fait avaler ou qui lui enfonce un appareil optique microscopique pour filmer ses «cavités digestives» (13), de l'entonnoir jusqu'au tuyau d'échappement. Le mal est là, et il n'y a rien à faire; Laum est indigeste comme le lui dit sa femme : «Comment te sentirais-tu, toi, Laum, si je ne prenais pas soin de mon allure, si j'avais l'air d'une bulle de gras comme toi ? Penses-tu que tu aimerais ça ? Puis, en plus, si je ne parlais pas... si j'étais là, à côté de toi, absente, ailleurs dans mes chimères. Aimerais-tu ça aussi ?» (52)

Il y a dans cette mise au point de quoi faire une dépression, et Laum la fait. En règle, avec médicaments et alcool. Ses malheurs, ses solutions le rapprochent de quantité de ses contemporains, mais aussi des anciens, à commencer par Gérard de Nerval qu'il cite et qu'il associe aux membres du Cénacle qui fut à l'origine de l'École littéraire de Montréal (1894-1930), parmi lesquels se trouvait le grand-père de Laum, poète incompris, lui aussi.

Comme l'écriture est une porte de sortie qui se referme sur les doigts de qui tente s'échapper par là, Laum cherche le salut ailleurs, dans la nature qu'il découvre du haut de son vélo : «... je m'accroche au jaune or, teinté de rose, du crépuscule de tantôt qui m'annonçait la nuit pour l'aube d'un autre jour» (105). Mais sa bicyclette est trop vieille pour lui être d'une grande

---

utilité et la nature se moque de lui : il multiplie les chutes et ne trouve personne pour sympathiser avec lui.

C'est par sa solitude devant la vie et la mort que Laum incarne le mieux l'homme contemporain, sans Dieu ni foi, qui doit maintenant faire face aux deux institutions qui se partagent le pouvoir : la médecine et la loi. La première l'humilie dans sa chair : «... j'ai senti que je perdais une partie importante, substantielle, de mon intégrité physique, de mon âme tangible» (13); l'autre, en la personne du juge, «police d'une entente qui peut tendre les liens entre Madeleine et moi jusqu'à la rupture» (156) lui impose la lettre de la loi, l'esprit étant mort.

Quiconque élève la voix doit avoir, comme le narrateur, une tumeur au cerveau. Le bonheur étant impossible, il faut accepter sa condition d'être et rouler sa bosse sur une piste cyclable qui se termine là où elle commence. C'est cette piste que l'auteur appelle «la voie de Laum».

**Pierre Karch**  
Université York

**Nicole Dumoulin. *La plupart du temps*.  
Récit. Ottawa : Le Nordir, 1997.**

Marie expose des tableaux «avec des taches de soleil dessus» (48). La narratrice de *La plupart du temps* assiste au vernissage, mais, comme regarder passivement ne la satisfait pas, elle fabrique à son tour divers romans d'aventure, d'amour, d'amitié, aussi variés que les gens réunis dans la galerie lui en

inspirent.

C'est ainsi, par exemple, qu'elle s'attarde à la nuque d'un contrebassiste, au sac à dos du conservateur, aux mots et aux éclats de Jean-Luc, au parfum d'Adèle qui la font passer du «désert du temps» (100) à des instantanés et à des énigmes qui sont aussi «des indices, des désirs, des obsessions, des gloses, des artefacts, des redites, des confidences, des mensonges même» (53).

Le lecteur, tyrannisé par la narratrice distraite, perd bientôt de vue l'exposition de Marie, qui disparaît elle-même de «la seule vraie photographie de toute l'histoire» (5), pour entrer dans la chambre noire de celle qui développe pour lui ses polaroids, instantanés «réels, fictifs, inachevés, latents ou véritablement simultanés» (52).

Le lecteur désorienté, qui poursuit néanmoins sa lecture, finira par reconnaître dans ce journal parlé, qui se termine comme il commence, les confidences d'une femme pour qui, la plupart du temps, «il ne se passe rien» (127) et, s'il le reconnaît, c'est qu'il partage, jusqu'à un certain point, ses doutes, ses hésitations et sa peur. Ce peut être hallucinant.

**Pierre Karch**  
Université York

**Robert F. Barsky. *Introduction à la théorie littéraire*. Presses de l'Université du Québec, 1997. 261 p.**

Depuis la "révolution structuraliste" des